Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 3

Artikel: Les pygmées bossus de l'Utliberg
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180779

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de la science que ces messieurs venus de l'étranger cherchent à nous communiquer; les autres vont plus loin. Ils prétendent que la nation vaudoise tout entière marche à l'idiotisme, et la preuve, c'est le magnifique édifice que l'on fait construire à Cery.

Nous voulons supposer pour un instant que le jugement de ces Messieurs ne souffre aucune contradiction, convient-il à un hôte, reçu avec bonté dans une maison particulière, de critiquer les appartements où il loge et les mets qu'on lui sert. Il lui convient encore moins sans doute de faire des observations sur la famille de son amphitryon, de faire remarquer que son fils est crétin ou sa fille bossue.

Un jeune homme, bien connu du public lausannois, a consenti, en vue d'une bonne œuvre, à être à la fois auteur et acteur d'une petite comédie. Est-ce une raison pour le critiquer publiquement et le confondre sans doute avec ces idiots dont le canton de Vaud est si largement doté. Cependant, ce prétendu jeune homme blasé a fait jusqu'ici d'excellentes études; il a même obtenu son baccalauréat, et tout le monde n'en peut pas dire autant.

Qu'on cesse donc, soit en particulier, soit en public, ces insinuations et ces personnalités malveillantes.

Les cours ne perdront rien pour être débarrassés de ces jugements présomptueux, qni dénotent toujours chez leurs auteurs une absence complète de tact et de convenance. *Un abonné.*

Les pygmées bossus de l'Utliberg.

Conte.

VIII

Les jeunes filles portaient des pantalons par dessous leurs jupes; les jeunes garçons avaient de jolies blouses de diverses étoffes, de sorte qu'il n'était pas facile de distinguer les uns d'avec les autres. Hier encore, pensa Jean-Henri, les enfants se rendaient, la palette à la main, à l'école, et aujourd'hui les voilà munis de livres, de cahiers, d'ardoises, les garçons portent même un sac, comme les enfants de la ville. Et pourtant... soupira Jean-Henri, et pourtant... c'est bien le Wiedikon que je connais. Il faut que je sois atteint d'une maladie, car je reconnais et ne reconnais pas. C'est et ce n'est pas Wiedikon. Je vais demander aux enfants.

Lorsque la peuplade enfantine aperçut Jean-Henri, elle poussa une de ces huées incommensurables que nous savons. Les plus petits prirent la fuite en criant de peur. Quant aux plus grands, ils entourèrent Jean-Henri, en criant à tue-tête : « Le Juif errant! voilà le Juif errant! » Jean-Henri les regarda avec colère et en les menaçant, mais nos jeunes gens crièrent de plus belle : « Hou hou hou, quelle barbe! quelle barbe de sanglier! » Jean-Henri, hors de lui-même, les menaça du poing. Une grêle de pierres répondit à ce geste, et les enfants redoublant leurs cris, dirent : « Le Juif errant! il faut le lapider! » Sentence qui eût reçu une exécution immédiate, si Jean-Henri n'eût pris la fuite. La Sihl qui borde le chemin eût fourni le matériel nécessaire. Il traversa le village à la course et ne s'arrêta que lorsqu'il n'entendit plus les cris. Hors d'haleine, il fit une halte. Je ne suis donc plus Jean-Henri, le fils du juge, je suis le Juif errant! Oh! ma tête, où en est-elle? je m'y perds. Et, plein de tristesse, il reprit son chemin.

A dix pas de là, il trouva une petite fille qui, revenant de l'école, allait à la maison. Il se hâta, d'un pas furtif, et ayant rejoint l'enfant sans qu'elle l'eût entendu venir, il la saisit par le bras. Elle le regarda en tremblant d'effroi. Jean-Henri lui dit avec douceur : « Pourquoi trembler, enfant? je ne veux point te faire de mal! » Elle répondit : « Oh! si vous essayez de me mordre, je crierai au secours! » — « Allons donc! petite folle! me prends-tu pour un loup garou? Je ne veux te faire aucun mal, je te prie seulement de me dire si le maître d'école ne demeure plus dans la maisonnette qui a une petite tour sur le toit?

— Le maître d'école? Connais pas!

— J'entends l'homme qui montre l'A B C dans l'école, qui apprend à épeler et à lire.

— Haha! vous voulez dire Monsieur l'instituteur; mais il ne nous enseigne ni à épeler ni à lire. Il nous enseigne la calligraphie, le calcul, le chant, le dessin, la géographie, l'histoire et bien d'autres choses encore.

— Quoi? tu ne connais pas encore l'A B C? Alors tu ne sais non plus pas lire!

— Hé! pourquoi pas? Je lis fort couramment.

— C'est drôle! J'ai appris l'A B C, mais on n'allait pas plus loin, et je ne sais pas lire.

— Oh! nos enfants de la première année savent tous lire.

— Dans les livres? Ce serait un beau diable!

— Pfoui! on ne dit pas ainsi, il n'y a pas de diable. (Le Grand Conseil de Zurich, après 1830, a aboli d'office le diable, et défendu, sous peine de destitution, soit aux régents, soit aux pasteurs, d'en parler.)

— Que dis-tu là, enfant, s'il n'y avait point de diable, il n'y aurait point non plus d'enfer.

— Il n'y a que les gens superstitieux qui osent prétendre que Dieu, qui est si bon, ait créé un enfer.

— O Jésus! s'écria Jean-Henri pétrifié, ainsi, depuis hier, toute crainte de Dieu a disparu. Mais dis-moi, chère enfant, comment s'appelle ce village où tu vas à l'école?

— Wiedikon.

— Ainsi je ne me trompe pas. Et, encore une chose, dis-moi, chère enfant, pourquoi tes camarades m'ont appelé Juif errant?

— Parce que vos habits sont sâles et en désordre, vos cheveux sont démesurément longs et votre barbe fait peur.

Jean-Henri, effrayé, lâcha le bras de l'enfant, pour porter la main à son menton. La jeune fille s'enfuit à toutes jambes. Jean-Henri resta foudroyé, anéanti. Sa barbe, qui lui couvrait la poitrine, était dans le plus grand désordre; il la prit dans ses mains et vit qu'elle était noire. Il reconnut de même que ses cheveux descendaient jusqu'à la ceinture. Sa belle redingote était fanée, montrait la corde, était transparente à force d'être mince. Le cuir de sa gibecière était moisi, couvert de longs poils blancs, la mousse avait même poussé par places. « Suis-je moi, ou ne suis-je plus moi? se demanda-t-il, les larmes aux yeux. » Il lui vint alors à l'idée de se rendre au *Sauvage* où ses amis et ses connaissances avaient l'habitude de se réunir; probablement y apprendrait-il, au juste, ce qui en était. En conséquence, il se mit à marcher à grands pas, et sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui. L'observation qu'il venait de faire que, non-seulement tout avait changé dans le monde, mais que lui-même avait changé, lui donnait beaucoup à réfléchir. Le pis, c'est que le monde était changé en bien, tandis que lui, Jean-Henri, se trouvait changé à son désavantage. Le monde était rajeuni, et lui était vieilli.

Ce fut au milieu de ces pensées qu'il arriva à l'Aussershil, sa commune d'origine, où il devait connaître tout le monde. Mais personne ne le connaissait. On passait devant lui en riant, mais il ne reconnaissait non plus personne. Tout le village avait changé, si bien qu'il s'y égara même. Trois nouvelles chaussées traversaient l'endroit, et venaient aboutir au pont de la Sihl. La porte de la ville, ainsi que les remparts, avaient disparu, et, à leur place, il voyait des jardins et des palais. Il ne restait de l'Aussersihl d'autrefois que l'ancien hospice de la vieillesse. L'auberge s'était agrandie, embellie, c'était un hôtel, avec une autre enseigne.

(La suite au prochain numéro.)

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.